



Gérard Cartier

Monde liquide

En route pour Haida Gwaii de Jean-Claude Caër
(Obsidiane, 2011)

Il est des poètes plus prolixes : *En route pour Haida Gwaii* est le quatrième recueil de Jean-Claude Caër en vingt-cinq ans. Si, chez certains, l'écriture répond à une urgence journalière, elle semble naître chez lui d'un brusque écart, le plus souvent géographique. De son origine bretonne, il a gardé le goût des paysages solitaires livrés à l'océan, des fins de terre : le recueil, dont les pages prennent pour l'essentiel la forme de feuilles de route, s'ouvre sur les *Mémoires du Maine*, ce territoire de l'extrême nord-est des États-Unis, l'un des plus sauvages du pays (c'est là, au bord de l'étang de Walden, que Thoreau avait bâti sa hutte), et il se referme sur *En route pour Haida Gwaii*, qui explore la côte Pacifique au nord de Vancouver.

La poésie de Jean-Claude Caër touche par sa façon de dissimuler le trouble sous une apparente clarté. Lisant les *Mémoires du Maine* on pense parfois à Cendrars, pour sa façon de restituer la réalité du voyage la plus immédiate : « *Me voici fourbu / Dans le greyhound parmi les Coréens / Qui tombent de fatigue...* », mais ce n'est pas son propos, il s'en échappe presque aussitôt : « *Nous sommes passés de l'autre côté du monde* ». La voix est souvent intérieure, voilée, ce voyage sur une terre lointaine est aussi, avant tout peut-être, un voyage dans le passé. Les lieux parlent, chaque pas soulève les ombres de ceux qui l'ont précédé, arrachés à l'Histoire ou à la littérature, Washington, Olson, Kerouac. Voyage ponctué par les tombes, comme si la fréquentation des disparus pouvait aider à vivre : « *Je cherche un frère de sang / Ici absent de notre monde* ».

À ce sentiment d'absence, profond mais domestiqué, un vertige plus insidieux succède dans la dernière partie du livre, sous-titrée « *Ombres présentes* ». Si certains, comme on le sait, ont rêvé au nom de Vancouver, ce n'est pas la capitale de la Colombie-Britannique qui pousse Jean-Claude Caër dans ce long périple vers le nord, de la frontière américaine jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte – récemment rebaptisées *Haida Gwaii*, du nom des indiens Haida qui s'y étaient établis. De ce peuple presque disparu, décimé par les épidémies, restent sur les îles d'étranges mâts totémiques qui fournissent le prétexte du voyage : « *Je veux voir les mâts se dresser, surgir / Dans la baie au milieu des sapins pointus...* ». N'est-ce pas pour de semblables buts, fantasques, illusoires, que souvent on voyage – que parfois on quitte tout ?

On peut lire ces pages en suivant le périple sur les cartes ou se laisser porter par les noms qui le scandent. Les poèmes, agencés sans souci de la chronologie – le sentiment les ordonne plus sûrement – se fondent peu à peu dans le monde liquide, crépusculaire, qui règne sur cette côte presque déserte. Celui qui, « *fuyant toujours on ne sait quoi* » (l'usure du quotidien, l'âge qui vient ?), avait cru pouvoir *guérir* sur la côte Pacifique, est bientôt saisi par l'impression d'abandon qui y imprègne toutes choses.

*Les fougères géantes gorgées d'eau,
Me saluent au bord de la forêt humide.
Seul je consomme l'argent de mon voyage
Comme un immense potlatch
Qui fait naître le poème.
Tout cet héritage se consume
En grisaille et en solitude.
La mer elle-même est un miroir
Où je me vois vieillir de jour en jour.*

Le voyageur n'atteint pas Masset, où vit encore une communauté Haida, ni Skeedans, ni Ninstints, où sont dressés les anciens mâts héraldiques. Dans ces régions qui secrètent la mélancolie, un souvenir lancinant l'accompagne, celui de sa mère malade : « *Le monde est ma mère / La terre est ma mère* ». (On repense à ces vers lus plus tôt dans le livre : « *Nous déménageons nos mères / Comme de célestes puissances* »). Présence insistante qui lui est un reproche. Le voyage est un abandon, il entraîne *vers l'oubli de soi*, on pourrait céder à l'envoûtement de ce monde flottant, se perdre dans l'immense pays, disparaître. Même si c'est *douloureux*, car on vient de si loin, même sans avoir atteint son but, on a *le devoir de retourner*. Voyager, nous dit Jean-Claude Caër, c'est d'abord *une épreuve mentale*.